

# PRÉMISSSES D'UNE POLITIQUE POUR LE 21<sup>e</sup> SIÈCLE

Une interview d'Edgar Morin

**ON NE SAIT JAMAIS RIEN A PRIORI DE LA MÉTAMORPHOSE QUI NOUS ATTEND, POURTANT, EST-IL POSSIBLE DE S'Y PRÉPARER ? ET QU'Y PEUT LA TRANSFORMATION DE SOI ?**

La première inspiration du thème général du révolutionnarisme, c'est qu'une transformation sociale radicale produira la transformation humaine. Par exemple dans le cas de l'Union soviétique, on attendait cette *culture soviétique* où l'on aurait la liberté et la communauté. Mais dès les années vingt où la révolution s'est consolidée, la constatation s'est imposée qu'il n'y avait pas de *culture soviétique* : les mœurs loin d'être transformées s'étaient aggravées de toutes les violences de la guerre civile et des répressions.

Plus loin de nous, symétriquement, il en est de même avec le christianisme à ses débuts. Jésus a dit « Je reviendrais de votre temps » et les premiers disciples, et les disciples de Paul, attendent la fin glorieuse des temps, imminente. Comme elle ne vient pas, en l'attendant ils feront une église. Et cette église est une structure qui, dans la durée et pour l'essentiel, a étouffé tous les bons germes fraternitaires et fraternels du message chrétien.

On arrive à cette idée aujourd'hui, qu'il ne suffit pas de transformer les structures économiques et sociales. On fait de la transformation personnelle la condition première de la transformation désirée. Et l'on pense que les structures économiques et sociales devraient suivre ultérieurement.

Il y a déjà eu des expériences, par exemple celles des kibboutz israéliens ou celles des communautés californiennes. Maurice Politi, dans un livre merveilleux, *Les Evadés du paradis*<sup>1</sup>, raconte son expérience du kibboutz où, avec sa femme, ils sont partis en quête de communauté. Ils y ont trouvé une organisation si contraignante qu'ils se sont enfuis, d'où le titre des « évadés du paradis ». Les communes californiennes, dont j'ai eu une expérience directe, rêvaient aussi d'épanouissement personnel et d'insertion dans une communauté. Assez vite, elles se sont désintégrées : conflits personnels, différends quant à l'appréciation des règles de la communauté, etc. Ainsi de la liberté sexuelle qui n'apportait pas tant l'épanouissement de tous que la dominance de quelques mâles et de quelques femelles. On constate que les communautés qui ont le mieux réussi sont celles qui avaient un fondement religieux, avec quelque chose d'absolu qui transcende les personnes.

Pourtant, il est évident que nous avons un grand besoin de transformation personnelle. On arrive à cette constatation qu'il faut essayer de mener de pair la volonté de changer les relations, c'est-à-dire finalement la société, et aussi soi-même, c'est-à-dire les relations avec autrui. C'est cela qui apparaît très difficile, et c'est ce qui aujourd'hui commence à stimuler la réflexion.

La transformation personnelle, comprise comme transformation éthique conçue à partir des deux sources de l'éthique que sont la solidarité et la responsabilité, doit être encouragée, car nous sommes dans un cours historique et social où la solidarité spontanée s'est désintégrée que ce soit dans l'ancienne famille élargie, les villages, les ateliers ou la rue...

<sup>1</sup> Maurice Politi, *Les Evadés du paradis : chronique de la vie du Kibboutz*, Gallimard, Paris, 1963.

Nous devons cette crise de la solidarité à un excès de développement du mauvais côté de l'individualisme avec l'égoïsme, l'égoïsme, etc. ; le bon côté étant notamment l'autonomie et la responsabilité de soi.

Vivre pleinement ne peut pas se faire uniquement à partir de l'ego. Tous ceux qui vivent égoïstement, fût-ce dans la richesse, le bien-être et l'abondance des biens, ne sont pas heureux. Il faut que puisse se développer en soi quelque chose qui nous ouvre sur autrui, qui nous rende solidaire et responsable, ce qui a des répercussions au-delà de soi, notamment politiques. Ça c'est la transformation éthique permanente.

Je renvoie au *Manifeste convivialiste*<sup>2</sup>, animé par Alain Caillé ; je renvoie aussi à l'idée maîtresse formulée par Ivan Illich en 1970 que tout ce qui fonctionne comme solutions dans notre société pour améliorer nos vies (transport, énergie, santé, etc.) porte finalement des effets négatifs de plus grande ampleur ; je renvoie au *Slow Life*, une découverte de Carlo Petrini après celle du *Slow Food*, qui invite à lutter contre la chronophagie, l'accélération du temps qui nous empêche de vivre, et à retrouver nos rythmes personnels, nos rythmes profonds et nos sens des relations humaines.

De nombreux changements socio-économiques sont absolument liés à nos changements personnels, par exemple en matière de consommation : la nourriture « Bio » – sans fétichiser cette nourriture évidemment – se trouve aujourd'hui au supermarché, les choix de moyens de transports se diversifient pour suivre la demande, etc. Des comportements au début extrêmement marginaux, dès lors qu'ils se multiplient, engagent des changements profonds sur les dispositifs économiques et sociaux eux-mêmes.

La transformation personnelle joue ainsi sur le plan éthique, le plan sanitaire et celui de la *salubrité*. Mais elle est aussi liée à la transformation intellectuelle, cérébrale ou spirituelle, selon l'adjectif que l'on

voudra retenir. Je suis frappé de ce que notre enseignement, en même temps qu'il produit des connaissances séparées, morcelées et non reliées, produit un nouveau type d'ignorance, d'aveuglement ou de cécité. Par là-même, il empêche de saisir les problèmes fondamentaux et globaux qui aujourd'hui sont de plus en plus importants dans le processus où nous sommes qui peut-être nous conduit au désastre. Cela appelle à une réforme de la connaissance, à une réforme de la pensée. Mais on ne peut réformer les pensées des gens que si les institutions sont réformées, et on ne peut pas réformer les institutions si déjà les esprits ne sont pas prêts. Ce n'est que lorsque se constitue une tendance assez puissante d'esprits réformateurs que l'on commence à se transformer.

Dans cette dimension réflexive du « se » transformer, « se » penser, « se » connaître, réside une part des solutions, car si l'on veut une connaissance d'un type nouveau, elle doit comporter l'introduction de la connaissance du sujet en même temps que de l'objet qu'il considère. La compréhension d'autrui nécessite une compréhension de soi qui demande un travail permanent *de l'intérieur* car dans la situation très individualiste et égoïste où nous sommes, chacun reporte le tort sur autrui, se donne toujours raison, et ne voit pas ses propres carences et ses propres lacunes. Une fois qu'on connaît ses propres lacunes et carences, on devient davantage tolérant pour celle des autres. L'attention portée à autrui permet de rendre productifs les antagonismes, or, précisément, la démocratie c'est le moment où les conflits deviennent productifs d'un dépassement d'alternatives.

Ceci ne va pas sans ce préalable qu'est la reconnaissance, une question qui pour moi précède toutes les autres : un être non reconnu est un être rejeté. Un être rejeté est un être qui rejette.

*Propos recueillis par Éric Barchechath*

*Le 9 avril 2014*

<sup>2</sup> *Manifeste convivialiste. Déclaration d'interdépendance*, Editions du Bord de l'Eau, 2013.